

—Bravo ! dit la comtesse ; votre science d'observation ne vous a pas trompé. Vous avez bien jugé ma nièce, à la fois raisonnable et romanesque, pleine de sensibilité et d'imagination, bonne jusqu'à la témérité.

—Ajoutez à cela, reprit M. Mathieu, une certaine promptitude à saisir le côté plaisant des choses, ainsi qu'une légère disposition à la raillerie, et le portrait sera, je pense, encore plus ressemblant.

—Il est parfait ainsi, dit le comte. Je comprends que votre pénétration vous ait valu un renom de sorcier.

—Et vous avez vu ce que vous venez d'exprimer dans la conformation du front, des yeux, de la bouche de mademoiselle de Flavigny ? demanda la douairière d'Aprémont d'un ton d'incredulité.

—Oui, madame la marquise, et en même temps dans l'expression de la physionomie. On se plaint parfois, reprit-il, que la nature n'ait pas mis une fenêtre au-devant du cœur, de façon à projeter la lumière sur les pensées et les desseins de l'homme. En vérité, on a tort. La nature y a pourvu par des moyens plus assurés que n'eût été cette étrange ouverture égayée par Momus. Elle a, en effet, répandu l'âme humaine au dehors. Ses mouvements, ses inclinations, ses habitudes se reflètent sur le visage et s'écrivent en caractères lisibles pour le regard attentif de l'observateur.

—Voilà ce que je refuse de croire, répliqua péremptoirement la marquise. La nature ne se trahit point par des signes extérieurs. Elle cache et ne livre pas ses secrets.

—Et cependant, madame, il est évident pour moi que la ligne droite et horizontale de vos sourcils, la transparence de vos yeux largement ouverts, la courbure hautaine de votre nez dénotent un grand sentiment de la dignité aristocratique, tandis que la saillie de votre nez supérieure et la rondeur parfaite de votre menton sont l'indice de la bienveillance et de la générosité.

—Ah ! marquise, dit le comte en riant, cela est explicite. Vous inscrivez-vous en faux contre un pareil jugement ?

—Je ne sais s'il est juste. Dans tous les cas, le hasard peut l'avoir dicté, à moins qu'il ne soit l'écho de quelque opinion hasardée sur mon compte par ceux qui croient me connaître en ce pays.

—Alors, madame, vous m'accuserez aussi de ne faire que répéter un bruit qui circule, si j'ajoute que plus je vous observe et plus je me convaincs, en étudiant certains plis de votre front, qu'il existe en vous un mystérieux chagrin, un grave tourment, déterminé par une cause actuelle et permanente.

La douairière d'Aprémont tressaillit. Elle se leva brusquement, comme si elle craignait que le sorcier ne surpris et ne révélât les souffrances de son cœur maternel.

—Vous vous trompez ! s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi, et je ne comprends rien à ce que vous osez prétendre.

—Je ne suis pas infaisable, madame. Il se peut que j'aie commis une erreur. Ce qu'il y a de certain, c'est que je souhaite pour vous qu'il en soit ainsi.

Et le solitaire accompagna ces mots d'une inflexion de voix qui signifiait évidemment : " Je vous plains, car j'ai dit la vérité. "

Il y eut une pause. Le silence allait devenir embarrassant, lorsque la comtesse le rompit.

—A mon tour, dit-elle. Voyons, apprenez-moi ce que je dois penser de moi-même. Surtout, ne craignez pas de blesser mon amour-propre : j'ai peu de susceptibilité.

M. Mathieu se recueillit, puis il hasarda quelques réflexions physiognomoniques qui eurent l'approbation du comte, de Blanche et de Raoul.

—Au reste, reprit-il, je puis affirmer que l'harmonie des traits de madame la comtesse traduit manifestement l'harmonie de son âme. Je remarque, toutefois, dans l'expression de son regard une grande mélancolie habituelle, qui doit être le reflet ineffaçable de quelque douloureux et lointain souvenir.

Comme on le pense bien, ces paroles produisirent une vive

impression sur le comte et la comtesse. M. Mathieu s'en aperçut : il comprit qu'il avait touché le point le plus meurtri et le plus sensible de la noble existence dont il entre-voyait le passé. Avec la délicatesse et la retenue qui sont les qualités essentielles de ceux qui ont beaucoup souffert, il évita d'appuyer sur cette blessure de l'âme, mal cicatrisée encore, et il s'empressa d'ajouter :

—Votre étonnement me prouve que je me suis encore trompé. Après tout, cela se conçoit. La science dont les principes me servent de guides en ce moment est toute nouvelle ; elle date d'hier, et par conséquent elle est à peine définie. Un Allemand, nommé Lavater, a essayé d'en fixer les règles ; mais ses études n'ont rien d'assez précis, d'assez déterminé, pour qu'elles soient d'un enseignement sûr. Cette science exige d'ailleurs un ingénieux esprit d'observation, une rare sagacité, qui, sans doute, n'existe pas en moi à un degré suffisant. Laissons donc là cette divination, comme l'appelle mademoiselle de Flavigny, et entrons dans ma cabane, ainsi que M. le comte en a exprimé le désir.

Personne n'insista pour que M. Mathieu voulût continuer ses investigations. Peut-être était-on bien aise d'échapper à ce regard savant, qui pénétrait jusqu'au plus profond du cœur, quoiqu'il ne parût se préoccuper que des linéaments et des expressions du visage humain. Toujours est-il que le comte et la comtesse n'avouèrent point que le sorcier n'avait point commis une erreur. Ils gardèrent le silence, soupçonnant sans doute combien il avait de modestie et de réserve dans la conduite de M. Mathieu.

Quelques instants après, on entra dans la chaumière, dont l'ameublement original fit pousser quelques exclamations de surprise. Mademoiselle de Flavigny et Raoul prirent un vif intérêt à cette exhibition de curiosités scientifiques. La douairière d'Aprémont les considéra un moment avec un sourire de dédain ; après quoi, elle s'assit dans le grand fauteuil, et elle attendit, majestueuse et indifférente, que ses hôtes eussent satisfait leur curiosité. Pendant ce temps, la comtesse et Blanche, lassées de regarder des instruments de botanique d'astronomie auxquels elles ne comprenaient presque rien, étaient sorties de la chaumière ; elles se promenaient dans le jardin, contemplant avec admiration les romantiques perspectives de la Gorge-aux-Loups. Elles ne tardèrent pas à franchir la limite de l'enclos et s'avancèrent au hasard sous la haute futaie. Tout en chemin, leur causerie s'était animée. Bientôt, par des transitions insensibles, elles en vinrent à parler de Bénédicte.

—A propos, ma tante, dit tout à coup la jeune fille, gracieusement penchée au bras de la comtesse, j'ai oublié de vous communiquer une remarque j'ai faite tout récemment.

—Laquelle, mon cher ange ? Je t'écoute.

—Oh ! vous allez peut-être vous moquer de moi. Mais tant pis ! Je veux savoir si vous serez de mon avis.

—Voyons, de quoi s'agit-il ?

—Il s'agit d'une ressemblance... d'un ressemblance qui m'a sauté aux yeux.

—Sans les blesser, n'est-ce pas ? car c'eût été fâcheux : ils sont si charmants, tes yeux !

—Bon ! voilà que vous commencez à me railler... Ah ! prenez garde ! Je suis vindicative, vous savez.

—Tu me fais peur, méchante. Je te demande grâce, et je me recueille pour te mieux écouter.

—A la bonne heure ! Je vous pardonne.

Et la gracieuse espiègle se dressa sur la pointe des pieds ; puis, avec une adresse d'oiseau qui becquète un fruit, elle mit rapidement un baiser sur la joue de madame de Flavigny.

—Et maintenant, reprit-elle tandis que la comtesse lui souriait, voici la ressemblance : je trouve qu'elle existe, très-caractérisée, entre une grande dame et un simple paysan. Cela est fort extraordinaire peut-être, mais cela n'en est que plus frappant.

—Est-ce que je les connais tous deux ?

—Assurément, ma tante, puisque la grande dame est la comtesse de Flavigny, puisque le simple paysan est le père Bénédicte.